

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jendis

ABONNEMENT

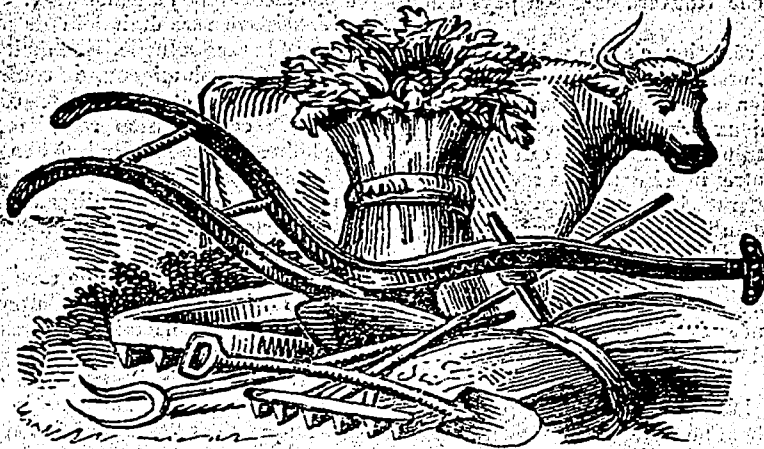
\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES

La insertion, 10 cts. la ligne
2e " " etc. 3 cts.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

Firmin H. Proulx, Éditeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

CAUSERIE AGRICOLE

DE L'ESPÈCE BOVINE.

(Suite.)

Nous avons suffisamment fait voir dans nos causeries précédentes que chaque genre de production dans l'espèce bovine répond à des besoins différents et à un état particulier de la culture. Dans la première période, c'est-à-dire lorsque l'agriculture n'a pas encore reçu l'influence heureuse des améliorations, on a demandé et on demande encore du travail à l'espèce bovine. Dans la seconde, les boufs seuls travaillent et les vaches sont entretenues spécialement pour la production laitière; les boufs même ne travaillent plus aussi longtemps et sont livrés à la boucherie à un âge moins avancé. Enfin, dans la troisième période tous les sujets mâles et femelles concourent à un but unique, la production de la viande, le travail est nul, la production du lait n'est qu'accessoire et ne fait qu'aider les jeunes animaux à se rendre plutôt prêts pour la boucherie.

Ces trois états différents de la production dans l'espèce bovine ne devraient jamais être oubliés par les améliorateurs, car chacun a sa raison d'être et s'ils n'en tiennent pas compte ils courent risque de se briser contre des obstacles insurmontables, de rendre défiante la masse des cultivateurs et de nuire par là à l'avancement agricole de tout un pays.

On ne doit jamais se livrer à des améliorations que les besoins ne demandent pas impérieusement. Ainsi, tant qu'une localité ne considérera la race de bêtes-à-cornes qu'elle entretient que comme race travailleuse, on ne doit enlever à cette race aucune des qualités qu'elle possède dans son genre de production. On doit lui conserver le volume et la solidité de son squelette, sa rusticité qui lui permet de se contenter d'une nourriture plus grossière et lui donne plus de résistance au travail. L'améliorateur, vraiment digne de ce nom devra même chercher, par des travaux convenables, à augmenter ces qualités, à rendre la race meilleure travailleuse.

Plus tard, les besoins augmentent, la culture se transfor-

mera et cette transformation amènera nécessairement celle du bétail. Alors, on pourra rendre la marche plus rapide, hâter l'amélioration du bétail vers le but où les circonstances le poussent naturellement.

Mais ici, se rencontre un écueil contre lequel viennent souvent se briser les plus ardents améliorateurs. Afin de hâter la transformation du bétail, ils se livrent à une foule de croisements divers qui produisent des effets bien différents de ceux qu'ils attendent. Ils veulent former rapidement des animaux parfaits et obtiennent des sujets dans lesquels se trouvent accumulés tous les défauts des ascendants sans pouvoir conserver aucune de leurs qualités. Cela se conçoit aisément: cette race ainsi croisée avec dix ou vingt autres races différentes peut être comparé à un champ continuellement labouré, continuellement bouleversé, ce terrain, n'ayant ni repos, ni trêve, ne pourrait jamais mûrir les bonnes plantes qu'on y aurait semé; tandis que les mauvaises herbes y pousseraient toujours sans relâche; détraquées en apparence aujourd'hui, elles se montreraient bientôt après plus de force et de vigueur que jamais. Dans l'amélioration d'une race quelconque on est exposé au même échec, si on entreprend les croisements avec toutes les races qui paraissent posséder les qualités nécessaires. Ces mélanges fréquents produisent les mêmes effets que les labours souvent répétés sur un champ ensemencé; les qualités disparaissent et les défauts restent.

Si l'on est convaincu que le croisement sera avantageux dans l'amélioration de la race que l'on face du croisement; mais il n'est pas nécessaire pour cela d'avoir recours à plusieurs types différents, un seul suffit. Qu'on le choisisse, le meilleur possible, qu'on recherche dans ce type les caractères et les aptitudes que l'on veut propager, cela est nécessaire pour amener un changement utile dans une race imparfaite.

Cependant nous sommes convaincu que la sélection est préférable au croisement, du moins dans la première phase des améliorations. La sélection, c'est-à-dire le choix intelligent des reproducteurs pris dans la race elle-même, amène sûrement l'amélioration des sujets, et cela, sans désordre, sans perturba-

tion. La race est dans son propre milieu, elle est ce que la nourriture, le régime et le climat l'ont fait, en faisant la sélection rien n'est changé, on ne fait que seconder la nature, et on a pour soi tous les éléments de succès; la marche de l'amélioration sera donc plus sûre que si on a recours au croisement; car dans le croisement on est forcé d'introduire une race étrangère habituée à un climat, à une nourriture et à un traitement bien différents de celui qu'elle trouvera dans son pays d'adoption.

Commençons donc par la sélection, c'est la voie la plus sûre; mais en même temps améliorons nos procédés cultureux, livrons-nous à une production abondante et variée de plantes fourragères, nourrissons mieux nos bestiaux et bientôt nous serons fort surpris des heureux changements qui se sont produits insensiblement, à notre insu, dans nos races animales. Plus tard, nous aurons meilleure chance de réussir avec le croisement, nous aurons tout ce qu'il faut pour introduire une race étrangère, une alimentation plus complète et plus variée et nous pourrons même, s'il le faut, suppléer à l'inclémence du climat. Alors nous pourrons adopter une marche plus rapide, suivre les pratiques raisonnées du perfectionnement, employer les types supérieurs les mieux éprouvés et arriver en peu de temps à la perfection.

Nous ne reviendrons pas ici sur les détails du perfectionnement du bétail, nous avons tenu nos lecteurs assez longtemps sur ce sujet; mais nous allons énumérer, d'une manière aussi abrégée que possible, les conditions que l'on doit remplir dans une opération de croisement.

Pour réussir parfaitement dans un croisement, il faut qu'il y ait dans les deux races que l'on veut unir, similitude plus ou moins parfaite dans les formes, dans la taille, dans les aptitudes; il faut de plus que la race importée retrouve dans son pays d'adoption, la nourriture, le traitement et à peu près le climat de sa patrie. La similitude dans les formes, la taille, les aptitudes, la nourriture et le traitement doit surtout être prise en sérieuse considération. Car si les formes et les aptitudes sont trop disparates, le succès se fera plus longtemps attendre, les produits ne seront souvent qu'un mélange décousu des deux races et l'influence de l'atavisme se fera sentir pendant plus longtemps. Nous pourrions en dire autant de la taille, et, en outre, si le mâle est beaucoup plus grand que la femelle, la mise-bas sera souvent très-difficile et quelquefois impossible. Si la race importée ne retrouve pas la nourriture et le traitement convenables, elle dépérira graduellement et souvent même deviendra plus défectueuse que la race indigène.

Quant au climat, on peut y suppléer au moyen de bons logements, de la nourriture et du traitement; mais l'obstacle sera d'autant plus difficile à vaincre que la différence entre les deux climats sera plus grande.

Afin de mettre nos lecteurs en état de faire un choix intelligent lorsqu'ils voudront adopter une race étrangère capable d'améliorer leur race commune, nous allons donner, dans quelques causeries, un cours historique sur les races les plus éprouvées connues aujourd'hui; leur mode de formation, leur aptitude spéciale le régime auquel elles sont soumises, le climat de la localité où elles vivent, leurs qualités et leurs caractères distinctifs.

De tous les pays les plus avancés sous le rapport de la perfection du bétail, la Grande Bretagne tient le premier rang. C'est elle qui a fourni et qui fournit encore à notre agriculture les types améliorateurs pour le perfectionnement de nos bestiaux. En conséquence, nous allons passer en revue les principales races de bêtes-à-cornes que l'Angleterre possède et qui peuvent servir comme types améliorateurs.

Nous étudierons chacune de ces races en suivant l'ordre de

leur importance.

RACES BOVINES DE L'ANGLETERRE.

Race Durham.—La race de *Durham* ou *courtes-cornes* est originaire des bords de la Tees, rivière qui sépare les comtés de Durham et d'York en Angleterre. La grande renommée de cette race date de 1770 époque où Charles et Robert Colling en commencèrent l'amélioration.

L'ancienne race était loin de posséder les qualités qui distinguent la race actuelle. Elle était primitivement laitière, avait un corps très-volumineux, de couleur rouge ou blanche ou mélangée de rouge et de blanc, ses os étaient fins, sa poitrine profonde, sa conformation régulière, sa peau souple signe ordinaire d'une grande aptitude à l'engraissement. Mais d'un autre côté, elle avait de graves défauts, elle mangeait beaucoup et son engraissement était dispendieux, les animaux avaient les jambes longues et indiquaient de grandes dispositions au travail.

Ce n'était certes pas une race parfaite, et il a fallu les travaux intelligents des frères Colling pour amener la race Durham à l'état de perfection où nous la voyons aujourd'hui. Elle était alors l'expression parfaite du sol et des pâturages fertiles sur lesquels elle vivait, lourde et donnant beaucoup de viande à la boucherie. En moyenne le poids de la viande pour les quatre quartiers était de 1400 livres, et celui du suif de 200 livres.

Les améliorateurs de la race Durham surent conserver toutes les qualités de la souche primitive et ont remplacé ses défauts par des qualités nouvelles.

Une grande obscurité régnait sur les premiers travaux des créateurs de la race Durham actuelle; l'opinion la plus accréditée est que le taureau qui a le plus contribué à l'amélioration de cette race est le taureau *Hubback* descendant de *Studley-Bull* par *Masterman's-Bull* son père; *Snowden's-Bull* son grand-père et *Dalton-Duke* son bisaïeul lequel était petit-fils de *Studley-Rull*. Ce dernier était de la race Durham ancienne probablement croisée avec des sujets de race hollandaise. Du côté de sa mère, *Hubback* descendait de la race Durham sans aucun mélange de sang étranger. De sorte que, si réellement il y a eu l'intervention d'un sang étranger dans la formation des *courtes-cornes* actuelle, ce n'a été qu'à une époque déjà très-reculée et il est aujourd'hui impossible même aux meilleurs connaisseurs d'en retrouver la moindre trace.

Avant Charles et Robert Colling, la race était déjà très-remarquable, mais il était réservé à ces deux éminents éleveurs de porter à son apogée la réputation de la nouvelle race. Charles surtout obtint des résultats admirables. Il acquit d'abord *Hubback* qui fut le père de la race actuelle, l'employa à la reproduction et refusa même aux prix les plus élevés de faire saillir aucune vache étrangère à son troupeau. Tous les produits qu'il donna se firent remarquer par une grande finesse moléculaire et par une disposition extrême à l'engraissement.

Mais le taureau *Hubback* ne put servir longtemps, car il s'engraissait et devenait improductif. Il était, dit M. Chamard, épais, compacte, court de jambes et d'une grande finesse; sa peau était particulièrement souple, et son poil, doux et soyeux, se renouvelait tard au printemps; on ajoute encore qu'il avait les cornes petites, lisses et d'une teinte jaune beurre frais; son regard était vif, mais doux, et son caractère d'une tranquillité parfaite.

Charles Colling introduisit ensuite le taureau *Bolingbroke* issu d'une vache écossaise et d'un taureau pur *bolingbroke*. C'est le seul croisement dûment constaté que l'on observe dans les opérations de Colling. Le taureau *Bolingbroke* produisit *Grand-son-of-Bolingbroke*, qui accouplé avec *Phœnix*, vache

Durham pure produisit *Lady*. Cette dernière fut un des meilleurs produits de la ferme de Charles Colling. *Phoenix* donna en outre, *Favourite* et *Cornet*, les deux taureaux les plus remarquables de cette race. *Favourite* servit à la reproduction pendant six générations et fut donnée à ses filles et à ses petites-filles.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Un incendie épouvantable s'est déclaré mardi matin à St. Roch de Québec. Ce jour même, au moment où le *Morning Chronicle* s'imprimait, plus de 300 maisons avaient été la proie des flammes, et le feu destructeur continuait ses ravages. Le feu s'est déclaré à peu de distance de l'Eglise de St. Roch, et, poussé par un fort vent d'Est, il a fait des progrès tels que rien n'a pu l'arrêter. On craignait pour l'Hôpital de Marine et l'Hôpital-Général. Ce désastre est un avertissement de la Providence : il rappelle aux hommes qu'ils sont peu de chose, que leurs iniquités appellent les vengeances du Ciel, et qu'en un clin-d'œil peut être anéanti tout ce qui sert d'aliment aux jouissances matérielles.

Le *Courrier du Canada* dit qu'il paraît que Riel a l'intention de s'opposer à l'entrée du corps expéditionnaire dans le territoire du Nord-Ouest et qu'une partie des sauvages est tout-à-fait disposée à lui prêter main forte.

M. Archibald, député néo-écossais, a été nommé gouverneur du Nord-Ouest. Cette nomination est généralement bien vue.

M. l'abbé Villeneuve, dans une conférence sur l'éducation publique des classes libérales, donnée à l'Union Catholique de Montréal, dit que le temps est arrivé pour cette ville d'avoir son Université Catholique. " Sans doute, a-t-il ajouté, il nous faudra lutter, et nous rencontrerons d'autant plus d'obstacles, nous aurons d'autant plus de sacrifices à faire, que le bien qu'il s'agit de réaliser est plus grand.

" La lutte ! mais nous n'avons pas à la redouter, comme nous n'avons pas à nous repentir de l'avoir entreprise ; on ne redoute pas ce qui est bien ; on ne se repent pas d'avoir fait son devoir.

" La lutte ! mais c'est ici-bas la condition du bonheur ! Pour posséder quelque chose, il faut l'avoir péniblement gagné.

" Les sacrifices ! Ils soutiennent le genre humain ; ils sont la source d'où le présent puise la force de combattre et de triompher au milieu des plus mauvais jours. Les sacrifices ! L'avenir, messieurs, appartient aux peuples qui pratiquent la sainte, la sublime, la divine religion du sacrifice.

" Les sacrifices ! sachons en faire et nous vivrons ; nous et nos fils, nous et nos institutions, nous et le bien qui découlera de nous.

" Oui, ce sera par les luttes et par les sacrifices que nous parviendrons à fonder à Montréal une grande Université canadienne et catholique."

Nous ne pouvons qu'applaudir à ces belles et nobles paroles. Elles sont l'expression de sentiments trop chrétiens pour ne pas trouver d'échos dans les cœurs qui veulent le bien et soupirent après lui.

Depuis que nous avons traité la question du modérantisme, il nous est tombé sous la main un travail du P. Boylesve, savant jésuite, sur les anciennes hérésies et les causes qui ont favorisé leur diffusion. Nous extraierons de ce beau travail certains passages qui vont parfaitement à l'appui de la thèse que nous avons soutenue. Parlant donc des Ariens qui niaient la

divinité du Verbe et qui, pour mieux tromper, poussèrent la condescendance apparente jusqu'à reconnaître qu'il était d'une substance semblable à celle du Père, le P. Boylesve dit :

" De tout temps il se trouve des hommes, et c'est le plus grand nombre, qui, plus soucieux de leur tranquillité personnelle que des droits sacrés de la vérité, et couvrant cette mollesse des prétextes spécieux de la paix, de la concorde et de la charité, ne demandent pas mieux que de n'opposer à l'erreur que le silence. Ces hommes, pacifiques et prudents avant tout, raisonnaient donc ainsi : " Pourquoi exiger des Ariens de reconnaître le Verbe de la même substance que le Père, puisqu'ils consentent à le confesser d'une substance semblable à celle du Père ? Transigeons. On peut facilement tout sauver et tout concilier. Car dire du Verbe qu'il est d'une substance semblable à celle du Père, ce n'est pas nier qu'il soit de la même substance que le Père. Les Ariens déclarent le Fils semblable au Père, ce n'est pas encore toute la vérité, car le Fils n'est pas seulement semblable au Père, il est, quant à son être, le même que lui. Ne sommes-nous pas trop heureux, que nos adversaires, se bornant à reconnaître une partie de la vérité, ne se permettent plus de nier la partie qu'ils n'affirment pas encore. Pourquoi, par une rigueur de précision exagérée, les pousser à bout et les désespérer, peut-être aussi ranimer toute leur fureur, et les contraindre à nier de nouveau en termes formels la divinité du Verbe ? "

" A ces modérateurs les vrais et francs catholiques répondaient : " Il ne suffit pas de ne pas nier la vérité ; il faut l'affirmer et l'affirmer toute entière. Arrière cette politique mondaine et cette prudence de la chair. La vérité ne craint pas le jour ; elle ne hait que les ténèbres et ne redoute que le silence."

A propos des iconoclastes, hérétiques qui rejetaient le culte des saintes images et qui prirent naissance au septième siècle, le P. Boylesve dit encore :

" De tout temps et partout il se rencontre des chrétiens lâches dont la règle de conduite est de s'accommoder, non-seulement aux circonstances, mais aux opinions mêmes et aux aberrations de l'époque.

" Cet esprit et ce caractère se retrouvent à tous les siècles et dans tous les pays d'abaissement moral. Ce fut le signe distinctif du Bas-Empire. Nous revenons souvent sur ces considérations ; c'est que notre but, en rappelant les principales erreurs d'autrefois, n'est pas seulement d'en donner une notion quelconque au public que nous avons en vue ; nous nous proposons surtout de montrer comment naissent les erreurs, comment elles vivent et se propagent.

" Déjà, nous l'avons dit, toutes les attaques contre la religion partent d'un double principe ; l'orgueil de l'esprit et la corruption des sens. Le moyen de propagation, l'élément du succès se réduit pareillement à deux procédés qui sont : la fourberie et la violence.

" Mais, il ne faut pas l'oublier, si le succès des sophistes et des hérésiarques s'explique par cette double origine et par ce double procédé, il est une autre cause non moins réelle du triomphe du faux et du mal. L'orgueil et la corruption enfantent les chefs ; mais ce qui leur donne des complices, c'est la faiblesse et la lâcheté.

" Ainsi, avant de montrer la consommation de l'iniquité dans la superbe et malheureuse Constantinople, nous devons signaler encore une hérésie dont la cause ne sera pas précisément l'orgueil et le libertinage, mais la peur : car c'est la peur qui a donné naissance à la fureur iconoclaste.

" Les premiers adversaires des saintes images rappellent certains personnages d'un autre temps. Aux heures d'abattement et de langueur morale, et religieuse, il se rencontre des chrétiens qui, pacifiques avant tout, se réduisent à ce programme :

Nous vous en conjurons, ne cessent-ils de répéter, au nom de la religion et de l'Église, pour le plus grand bien de l'une et de l'autre, abandonnez les anciennes idées, les vieux principes, le droit antique; embrassez les idées modernes, les principes du temps et le droit nouveau.

« De même donc qu'il est aujourd'hui des catholiques qui se flattent de désarmer la fureur de la révolution en adoptant ses idées, ses principes et son droit nouveau, en rejetant ce qui est ancien et vieux en fait d'idées, de principes et de droit, comme si le droit, les principes et les idées n'étaient pas éternels et immuables; ainsi, vit-on au septième siècle des chrétiens, et à leur tête des princes, qui, pour complaire aux très-redoutés enfants de Mahomet, rejetèrent le culte des saintes images et se mirent à les briser. »

A propos des semences

On dit que l'enfer est pavé de bonnes intentions. Je n'y suis jamais allé voir, et ne peut rien en dire. Mais ce que je sais bien, si je sais bien quelque chose, c'est que la terre est couverte d'habitudes bien mauvaises. Sans chercher bien loin, j'en trouve à l'instant mille et mille preuves. Ainsi, par exemple, pour les semences, depuis nos douzièmes et treizièmes grands-pères, en remontant, combien d'abus passés d'âge et d'âge et parvenus jusqu'à nous! Il semble vraiment, à nous voir agir, que tout soit bon pour mettre en terre; c'est ce qui nous trompe, et chaque année nous le prouve. Mais c'est en vain. — Réfléchissez donc un peu, mes amis. Quand vous voulez de beaux animaux, vous choisissez de beaux reproducteurs.

On dit souvent: Il faut varier, renouveler, faire venir d'un pays pour semer dans un autre, sans quoi tout dégénère. — Je crois qu'on se trompe. Quand on achète de la semence étrangère, on y met le prix et elle est parfaite. Puis les récoltes se succèdent, on néglige de trier, de nettoyer, de conserver pur, et le tout s'altère. C'est bien simple et bien naturel. — La semence du pays vaut mieux, elle est acclimatée, faite au terrain, donne de meilleurs produits, et la récolte, quelque temps qu'il fasse, est plus sûre. Mais, cette semence, il faut prendre soin de la créer.

Vous savez, me disait le père Thomas, combien j'ai toujours de beaux blés, de belles orges, de beaux seigles. Eh bien! pour les avoir, savez-vous comment je m'y suis pris? Le voici:

« Au moment du battage, j'ai commandé de mettre de côté les plus belles gerbes, et l'hiver, alors qu'on n'a rien ou presque rien à faire, j'ai, dans ces gerbes là, fait choisir les plus beaux épis, puis, de ces épis, couper avec des ciseaux les deux extrémités, qui, comme on le sait, n'ont que des grains toujours mal conformés, petits et malingres. J'ai fait battre, cribler, bien nettoyer, et le soir, à la veillée, au lieu de badifoler et de conter des contes, j'ai rassemblé tout mon monde autour de la grande table, chargée de ce beau grain; chacun a tiré à soi par poignée, trié les grains les plus gros et les mieux faits, rejeté les autres et épiuché jusqu'à la dernière, les graines étrangères. — J'ai obtenu ainsi des semences comme on n'en avait jamais vues en ce pays.

« J'ai soin aussi de semer de bonne heure, car, semence tardive, récolte chétive, dit le proverbe, et le proverbe a mille fois raison. Puis je chaule; car je suis de l'avis de Jacques Bujault: « il faut fesser chaque matin tout fermier qui ne chaule son grain. » — Je chaule dans l'air, par un beau temps, versant la chaux presque bouillante avec un poëlon, pendant qu'on remue avec la pelle.

« Pour ce qui est d'enterrer la semence, je préfère la herse à la charrue, je sais bien que l'on dit qu'avec la charrue on

laisse moins de graines à découvert, et que la céréale est moins sujette à se déchausser. — Je ne dis pas non, mais la charrue est bien lente, exige bien du temps, et force souvent, vu l'impossibilité de suivre les semeurs, d'abandonner pendant plusieurs jours, les grains aux ravages des oiseaux, sans compter que la semence ainsi exposée se dessèche au soleil, ce qui lui fait perdre une partie notable de ses propriétés germinatives que le chaulage avait précisément pour but de hâter. Avec la herse, tous ces inconvénients disparaissent. Pourvu qu'ils soient énergiques et bien faits, les hersages ne laissent guère de semence à découvert, et la terre étant bien émietlée, la végétation se fait dans les meilleures conditions. Ensuite, pour éviter que la plante ne se déchausse, on passe, après le coup de herse, le rouleau-planteur ou le rouleau brise-motte, et tout est dit. »

— Vos réflexions sont parfaitement justes, père Thomas; mais avec un semoir, et il y en a de bien bons maintenant, tout cela se fait mieux encore, plus économiquement et plus vite, et je vous conseille fort d'en acheter un. — A. LEROY — *Journal d'agriculture progressive.*

Maladies des poules

Les maladies qui sévissent sur les poules sont presque toujours incurables: il est donc de la plus grande importance de se prémunir contre les causes qui les déterminent et dont les principales sont la malpropreté des poulaillers, le manque d'air, l'insuffisance de nourriture.

Il est essentiel que les poules soient logées dans un endroit spacieux et bien aéré. Réunies en trop grande quantité dans la même enceinte, elles vicient l'air, comme nous le faisons nous-mêmes, en transformant l'oxygène en acide carbonique. Il faut donner de l'air, et beaucoup d'air, aussi bien la nuit que le jour. En hiver, les faire coucher dans les étables; en été, les loger sous des hangars traversés par des perchoirs. Si on craint les bêtes fauves carnivores, qu'on les enferme dans des poulaillers munis de portes convenablement treillagées en fil de fer, et disposées de manière que le renouvellement de l'air puisse avoir lieu toutes les fois que la température le permet ou que les poules sont dehors.

Il faut, tous les matins, balayer avec soin l'endroit où elles ont couché. La propreté est aussi bien de rigueur pour les poules que pour nous. Toute sécrétion animale contient de l'ammoniaque, qui est un composé très-pénétrant et dangereux.

Il ne faut laisser aller la volaille aux champs que quand la rosée a disparu. Cette humidité du matin est des plus nuisibles: elle contient, entre autres gaz, de l'acide chlorhydrique (esprit de sel), qui est un corrosif des plus violents.

Il faut procurer à ces animaux, à des heures fixes, une nourriture saine et suffisamment abondante. La ration ordinaire, pour huit à dix grosses poules, une pinte de bonne avoine ou de bonne orge, matin et soir. Dans la journée, si elles ne sont pas libres, il faut leur donner à discrétion du son délayé dans de l'eau de vaisselle ou autre; si elles ont leur liberté, comme chez tous les cultivateurs, elles trouveront au dehors le surplus de ce dont elles pourront avoir besoin, car la quantité que j'indique ne suffirait pas. Avec tous ces petits soins, il est très-rare que les poules tombent malades.

Si dans un moment d'oubli, elles sortent trop tôt, ou si, dans la journée elles sont mouillées, ou encore si, après être restées longtemps exposées à une forte température, elles se retirent dans un endroit frais, elles attrapent parfois des irritations intestinales: il leur survient des congestions plus ou moins dangereuses. C'est surtout en été que ces accidents ont lieu, parce qu'alors les contrastes se présentent plus souvent. La négligence

à enlever les fumiers est aussi pour elles une cause fréquente de mortalité. Je citerai aussi le défaut de terre sèche et sablonneuse pour se vanuer. Tout le monde sait qu'elles sont très-sujettes à la vermine, et beaucoup périssent par cette cause.

Il n'est pas facile, dans les grandes exploitations, de pourvoir à tout; mais on doit s'attacher à tenir ces animaux proprement, les faire coucher dans un endroit sain, leur donner suffisamment à manger, et leur procurer, dans un petit coin à l'abri de la pluie, une certaine quantité de terre, de sable ou de cendre, dont elles ont tant besoin. — *La Maison de campagne.*

On ne peut que continuer de recommander avec instance la plus grande propreté dans l'habitation de tous les animaux qu'on élève, et nous insistons sur le rôle qui incombe, dans des cas semblables, aux instituteurs chargés d'enseigner l'agriculture; chaque fois que l'occasion s'en présentera, ou dans leurs causeries avec les élèves, ils devront stigmatiser la malpropreté qui règne dans les bâtiments ruraux: cela ne coûtera pas plus de temps que de dire bonjour avec les compliments ordinaires. — *Sud-Est.*

Travaux du mois de mai

Les bœufs de travail doivent recevoir une nourriture abondante composée de bon foin et d'un peu de grains qu'on leur donne concassés et humectés à leur repas du midi. Les meilleurs grains sont l'avoine, l'orge et le sarrasin.

Vaches laitières — La nourriture d'hiver continue. On ne peut encore songer à les faire pâturer; la maigre nourriture qu'elles prendraient ne compenserait pas les pertes qu'elles feraient subir à l'herbe par leur piétinement.

Les jeunes animaux doivent recevoir une abondante alimentation. Un jeune animal bien nourri en vaudra deux ou trois soumis au régime de la misère. « Bien nourrir son bétail coûte cher, disent les cultivateurs flamands et normands, mais le mal nourrir coûte plus encore. »

Dans les localités où l'on entend bien l'élevage des bêtes-à-cornes, on garde toujours les veaux d'avril et du commencement de mai; car on a remarqué qu'ils sont mieux constitués et plus vigoureux que ceux qui arrivent en hiver ou en été.

Les vélages du printemps doivent tous se terminer dans ce mois.

On châtre actuellement tous les veaux mâles venus dans les mois précédents et qu'on destine au travail ou à la boucherie.

Moutons. — Les moutons commencent à aller au pâturage à cette époque. Mais dans les premiers temps, on les fera coucher à la bergerie, afin que les agneaux et les adultes qui viennent d'être privés de leur toison n'aient pas trop à souffrir de la fraîcheur des nuits. A la bergerie, ils recevront une bonne ration de foin avec un peu de sel. Si la terre s'est couverte d'une gelée blanche, ils ne sortiront que lorsqu'elle aura disparu.

Tous les agnelages doivent être terminés au commencement de ce mois.

La laine actuellement acquise toute sa longueur et n'est plus qu'une charge pour l'animal, il faut donc l'en débarrasser en le tondant.

Porcs. — Les truies continuent à mettre-bas.

On sèvre les porcelets nés dans les mois précédents et on leur donne une nourriture abondante composée de lait, de lait-de-beurre et de boulette claire. Ils doivent recevoir 4 à 5 repas par jour et une bonne litière, surtout par les temps froids.

Au contraire, il faudra diminuer la nourriture des mères, à mesure qu'on les prive de leurs petits; pour faire passer leur lait.

On châtre aussi les porcelets qu'on ne destine pas à la reproduction.

Volailles. — Lorsque la température est devenue plus douce, les poules et les dindes manifestent le désir de couver. On doit les satisfaire, d'autant plus que les poulets et les dindonneaux venus dans ce mois, réussissent généralement mieux.

Les dindes apportent une telle ardeur au couvage de leurs œufs qu'elles en perdent le boire et le manger, il faudra donc déposer la nourriture près du nid.

Les nids devront être placés dans un lieu tranquille où rien ne vienne les déranger. On donne généralement 12 œufs aux poules et 18 aux dindes.

Jardin potager. — On sème, sur couches, les melons, les concombres, les tomates, le céleri, les radis, la laitue. On transplante, également sur couches, les melons, les concombres, etc.

On ombrage les chassis des couches contre la trop grande ardeur du soleil pendant le jour. Mais les nuits sont encore froides et il faut continuer à couvrir les couches de couvertes ou de paillassons.

En pleine terre, on sème l'oignon, la carotte, le poireau, la féverole, les pois, les radis, on plante les patates hâtives (d'avance), les premiers choux-fleurs, les laitues et les fraisiers. — J. D. S.

Petite chronique

Les travaux des semailles sont très-avancés dans nos localités, sur la ferme-modèle du collège ils sont même terminés depuis quelques jours. Tous ceux qui ont pu labourer l'automne dernier se sont trouvés dans une heureuse condition, car la terre s'est préparée vite. Mais au contraire ceux qui ont eu à labourer ce printemps rencontrent plus de difficultés. La sécheresse que nous subissons depuis le commencement du mois durcit de plus en plus la terre, et ralentit considérablement la végétation. Nous espérons que les prières de l'Eglise, faites pendant les trois jours des Rogations, auront pour effet de nous donner une température plus favorable.

A la Rivière-Ouelle, la semaine dernière, on a pris un grand nombre de marsouins. Dans une marée on a atteint le chiffre 39, dans une autre celui de 60, puis enfin, en différents temps, 25; ce qui, ajouté au nombre précédent 57, donne un total de 181 marsouins. C'est un beau résultat, et fort encourageant pour les intéressés.

On lit ce qui suit dans le *Canadien* de vendredi, 20 mai:

« Ce matin, au lever du soleil l'atmosphère présentait l'aspect le plus extraordinaire. Les premiers rayons du soleil levant donnaient aux vapeurs dont l'air était chargé une couleur enflammée et empourprée parfaitement semblable à ce que l'on voit au-dessus du foyer d'un vaste incendie. L'atmosphère avait aussi une odeur de fumée qui semblait confirmer l'idée que l'on avait à première vue, qu'un immense incendie avait éclaté sur quelque point de cette ville. Le temps se mit peu à peu à s'éclaircir sur les 6 heures, on ne voyait plus rien de bien remarquable si ce n'est une couleur jaunâtre qui finit par disparaître entièrement. »

« Un grand nombre de familles, dont plusieurs beaucoup effrayées, se sont mises sur pied, de 4 à 6 heures pour être témoins de ce spectacle extraordinaire. »

Nous avons joui du même spectacle que les québécois. Dès la veille au soir nous avions remarqué que d'épaisses ténèbres enveloppaient la terre, il était impossible de voir à deux pas devant soi. Et le matin l'atmosphère était tellement saturée de fumée qu'on ne pouvait entrevoir le soleil. Cette fumée ne s'est dissipée que fort lentement dans le cours de la journée, et sous l'influence d'une forte brise de vent de nord.

Nous pensons que la cause de ce phénomène subit est due à l'immense incendie qui s'est déclaré quelques jours auparavant dans les montagnes des Etats de New-York et du Vermont, sur une étendue de plus de 100 milles, comprenant au-delà de trois comtés. La fumée a été dirigée de ce côté-ci par le grand vent de sud-ouest que nous avons eu toute la journée de jeudi. C'est l'explication du phénomène sus-mentionné qui nous paraît la plus vraisemblable.

Il a neigé hier une bonne partie de la journée et aujourd'hui il pleut. Nous espérons que cette température aura pour effet d'activer la végétation.

— M. Préfontaine, délégué par la Société d'Agriculture du Comté de Chambly pour l'achat d'un cheval normand est de retour après un voyage aussi prompt qu'heureux. On parle très-favorablement de l'étalon qu'il a importé pour son comté et que nous nous proposons de décrire plus tard. Ce M. a surveillé en même temps l'importation d'un cheval percheron d'un

grand mérite qui est destiné à la société d'Agriculture de Yamaoka. Nos lecteurs pourront juger à leur guise de la valeur de toutes ces importations à l'exposition Provinciale prochaine. — *La Semaine Agricole.*

RECETTES

Destruction des limaces

Pour leur destruction j'emploie la chaux en poudre mélangée de cendre. L'opération faite le soir, les quelques limaces trouvées le lendemain sont, comme cuits et s'écrasent entre les doigts. Cependant beaucoup de cultivateurs ont employé la chaux sans succès. En effet, ce n'est pas quand les limaces sont cachées sous terre qu'il faut saupoudrer ses plantes. Agir ainsi on préserve celles-ci pour un instant; quand les limaces se présentent, peu satisfaites de cette poussière, elles rentrent dans leurs trous; au bout de quelques heures, l'amertume et l'action caustique de la chaux et de la cendre disparaissent; les limaces, quand elle se représentent pour manger, ne trouvant plus rien de délétère, et plus poussées encore que la première fois par la faim, ne broutent que de plus belle. C'est le soir, au bord de la nuit, après une pluie ou par un temps doux, lorsque les limaces accourent de tous côtés et qu'elles sont bien en train de prendre leur repas, qu'il faut sur elles la chaux avec la cendre. La mort est alors instantané; si quelques-unes échappent, et cela arrive toujours, car toutes ne se trouvent pas réunies absolument à la fois, on recommence le lendemain ou un peu plus tard, si le temps n'est pas favorable. En agissant ainsi, on les détruit complètement. — *Bulletin hebdomadaire de l'agriculture.*

Contre les rhumes de cerveau

On recommande comme moyen préservatif de se baigner la tête et les épaules dans l'eau froide et comme moyen curatif de se servir, en guise de tabac à priser, d'une poudre composée de gomme arabique, de myrrhe et de racine de sang-Dragon. Mais voici un remède plus simple et qui quelquefois soulage beaucoup: aspirez du lait chaud soir et matin pendant plusieurs jours de suite. Le rhume de cerveau est très-commun et une des causes de la consommation.

Moyen de bonifier l'huile rance

L'huile rance peut être ramenée à sa pureté et à sa douceur première, en la faisant chauffer pendant quelque temps avec de la magnésie caustique.

Moyen de guérir les gerçures des mains et des lèvres

Prenez parties égales de cire d'abeilles, de résine et de suif de mouton, et mélangez le tout de manière à former une espèce de savon ou d'onguent. La résine peut être remplacée par la poix blanche de Bourgogne et le suif de mouton par de l'huile douce. On aromatise l'onguent avec un peu d'eau de rose. Appliqué de temps en temps, ce remède guérira promptement les gerçures (crevasses).

Moyen d'empêcher les meurtrissures de devenir noires

Faites un emplâtre avec du sel et du suif et couvrez-en la blessure.

DICTIONNAIRE GÉNÉALOGIQUE

Nous donnons avis que les bulletins des souscriptions au *Dictionnaire Généalogique des Familles Canadiennes* par M. l'Abbé TANOUAY, seront reçues au Bureau du soussigné et par nos agents aux conditions du *Prospectus*, c'est-à-dire à \$2.50 le volume, jusqu'au premier Juin prochain, en conséquence des retards qui ont eu lieu dans la distribution des prospectus.

E. SENEÇAL, Editeur,
Rue St. Vincent, No. 10, Montréal.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

IX

Un nouveau personnage, dont le rôle sera considérable dans notre histoire

— Oh! non, dit-elle. Ma mère est déjà, et avec justice, à bout de patience avec ce qu'elle appelle mes folles imaginations. Ce que j'éprouve est étrange, mais cela se passera, cela se passera.

En parlant, elle leva une de ses mains vaguement, comme pour écarter un brouillard ou un voile qui serait tombé sur sa vue.

— Qu'est-ce que vous sentez? demanda Emma.

— Je ne saurais dire; c'est comme si quelqu'un que j'abhorre, et qui, cependant, possède une puissance mystérieuse sur mes actions et sur ma volonté, jetait sur moi un charme contre lequel je me débats, mais en vain; mon sang se glace dans mes veines, mon cœur se révolte, mais mon esprit succombe.

— Jeanne! ma pauvre Jeanne, tu rêves!

La jeune fille sourit, mais son sourire était plein de tristesse.

— Je finis par le croire. Il me semble que je suis condamnée à rêver ainsi tout éveillée. Il n'est pas étonnant que ma mère soit parfois ennuyée, fatiguée.

Elle se leva lentement et machinalement, et, poussée par une force irrésistible, s'approcha de la fenêtre.

— Il est là, dit-elle, en se parlant à elle-même plus qu'à Emma; le terrible pouvoir est là.

Emma, qui s'était levée également, regarda avec effroi l'expression de ravissement qu'avait prise la figure de la jeune fille, et ses yeux se dilater d'une façon étrange. Elle posa de nouveau sa main sur son bras, mais Jeanne la repoussa et continua à approcher de la fenêtre. Son pas était lent, mais sûr comme celui de quelqu'un qui marche endormi.

— C'est de la folie, dit Jeanne; voyez, il n'y a rien là qui puisse nous alarmer.

Et en parlant ainsi, elle tira vivement le rideau.

Elle recula en poussant un cri.

En dehors de la chaumière, et à quelques pas de la fenêtre, était un homme.

Ses deux mains étaient levées et il les agitait, comme s'il eût invité quelqu'un à venir vers lui.

Les yeux de cet homme, qu'Emma pouvait apercevoir même de l'endroit où elle se tenait, étaient fixés sur la figure blanche et rigide de la jeune paysane.

Soudain, il s'aperçut de la présence d'Emma, et son visage prit aussitôt une expression de surprise et d'alarme. Ses gestes cessèrent, et il se retira rapidement, en détournant la tête et en ramenant autour de lui les plis de son large manteau.

Un cri que poussa Jeanne détourna l'attention d'Emma, et quand elle le chercha de nouveau il avait disparu.

Mais elle avait reconnu Rodolphe Mortagne.

Jeanne qui, dès que Rodolphe s'était éloigné, avait tressailli, comme quelqu'un qui s'éveille d'un profond sommeil, montra la fenêtre, et dit d'une voix que la crainte faisait trembler:

Cet homme terrible. Mademoiselle Emma, je ne le voyais pas, et cependant je savais qu'il était là.

— Mais vous le connaissez! vous l'avez vu?

— Jamais auparavant! mais j'ai peur de lui, ajouta-t-elle avec un frisson, j'ai peur de lui!

— Pourquoi?

Jeanne, dans la violence de son émotion, était tombée sur ses genoux, et s'était cachée la figure dans les plis de la robe de Emma, qu'elle serrait convulsivement.

— Je le vois encore! dit-elle. Il est debout, près de la vieille carrière, derrière la maison! sa main est encore tournée vers moi, et, je le vois, je le vois!

— Jeanne! Jeanne! cria Emma, en essayant de la relever, vous êtes folle!

— Non! non! répondit la jeune paysane, en levant ses yeux bleus, et en regardant Emma avec une tristesse prophétique. Je ne suis pas folle, Mademoiselle; mais il y a un danger dans cet homme, un danger pour moi, pour vous!

X

Les souterrains de l'abbaye de Beauchamp.

Une nuit de repos avait suffi pour remettre Emma Keradeuc du choc qu'elle avait éprouvé la veille.

Le fait est qu'elle se ressentait si peu de l'accident dont elle avait failli être victime que, quand elle apparut à une fête donnée, deux jours après, à l'abbaye de Beauchamp, tout le monde fut unanime à reconnaître qu'elle n'avait jamais paru plus charmante ni plus gaie. Avec sa robe blanche, et les fleurs champêtres qu'elle avait dans les cheveux, elle était si jolie, que Georges France, qui était au nombre des invités, se sentit fier à la pensée que sans lui elle aurait péri d'une mort effroyable.

L'abbaye de Beauchamp était assez célèbre pour qu'on vint la visiter de plusieurs lieues à la ronde. Après avoir formé autrefois un monastère riche et puissant, elle n'était guère qu'un monceau de ruines pittoresques et pleines de souvenirs, au milieu desquelles la famille de Beauchamp avait conservé une habitation.

Au sein de l'assemblée réunie dans la circonstance que nous mentionnons, nous nous attacherons particulièrement à un groupe de personnes assises sous le porche d'une ancienne chapelle dont madame Beauchamp venait justement de raconter la légende.

— Ainsi, on suppose que l'ombre de ce frère gris dont vous parlez veille sur les trésors enfouis dans les souterrains ? observa Rodolphe Mortagne, qui, appuyé contre un fragment de muraille, avait écouté attentivement le récit de madame de Beauchamp.

— C'est du moins ce qu'assure la légende, répondit celle-ci ; quoique, — je n'ai pas besoin de vous le dire, — les paysans soient les seuls à y croire. Cependant, il y a une tradition dans notre famille, d'après laquelle Hervé de Beauchamp, le dernier prieur, aurait caché une grande partie des richesses de l'église, avant de quitter la France, à l'époque de la Révolution.

— Et est-il jamais revenu ? demanda Mortagne.

— Le vaisseau qui l'emportait fit naufrage à quelques lieues de Saint-Malo, et tout ce qu'il contenait à bord fut perdu, y compris mon ancêtre.

— Moi, j'aurais fouillé toutes les ruines, jusqu'aux moindres crevasses, dit le capitaine Danville.

— Oh ! on n'y a pas manqué, je vous assure, répliqua madame de Beauchamp en riant.

— Et le résultat, dit Rodolphe Mortagne d'un air dégagé, fut je suppose, tout à fait nul ?

— Exactement. L'abbé avait évidemment emporté les trésors avec lui, les vases sacrés, les croix, l'argenterie, etc., et si tout cela est quelque part, à présent, c'est toujours au fond de la mer, à quelques lieues des côtes de la Bretagne.

— C'est probable, dit Rodolphe en se levant et en allant avec les autres examiner les ruines.

Mais bientôt il se détacha du groupe et demeura debout, les bras croisés sur sa poitrine et les yeux fixés sur les dalles qui formaient le pavé. Evidemment il était absorbé par des pensées de la plus haute importance.

Il ne tarda pas toutefois à être troublé dans sa rêverie.

Une main se posa sur son épaule, et, levant la tête, il reconnut le capitaine Danville.

— Vous ne réussirez pas, lui dit ce dernier en riant.

Mortagne tressaillit.

— Je ne réussirai pas ! que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

— J'entends avec celle qu'on appelle la pelle de Saint-Servan, répondit le capitaine.

— Ah, mademoiselle Emma Keradeuc ! dit Rodolphe avec un soulagement évident ; et pourquoi non, je vous prie.

— Vous avez un rival. Eh bien, cela n'a pas l'air de vous surprendre.

Mortagne haussa les épaules.

— Ou il y a tant à gagner, il doit y avoir beaucoup de compétiteurs, dit-il. Mais vous voulez, sans doute, parler de ce jeune Américain, Georges France, le fils, ai-je entendu dire, d'un riche marchand de coton ?

Le capitaine fit un signe de tête affirmatif.

— Vos nouvelles sont vieilles, Danville ; il y a déjà plusieurs jours que je savais qu'il avait jeté les yeux sur elle.

Et non sans succès, ajouta le capitaine avec malice ; la reconnaissance est un terrain sur lequel l'amour prend aisément racine.

— Bast !

— Vous en doutez ? Regardez plutôt, et jugez par vous-même. Et tirant Mortagne de côté, il lui désigna un porche d'où sortaient Emma et Georges France. Celui-ci parlait avec animation, et sur un sujet qui devait être plein d'intérêt, si l'on s'en rapportait aux couleurs qui embellissaient les joues de la jeune fille.

Ils passèrent tout près de l'endroit où Mortagne et son ami étaient cachés, et la robe d'Emma frôla même les pieds du capitaine.

— Tous deux nous sommes orphelins, disait Georges assez haut pour que Mortagne l'entendit ; tous deux nous ignorons si nos parents sont morts, ou s'ils vivent encore ; tous deux nous avons été arrachés des entrailles de la mer et jetés sur une plage où nous avons trouvé des protecteurs : vous, madame de Moidrey, et moi, un homme excellent, qui ne m'a pas seulement donné son nom, mais encore a fait de moi son héritier. Puis-je donc espérer...

Le reste de la phrase fut perdu pour Mortagne, qui les suivit des yeux, tant qu'il put les apercevoir.

— Sur ma vie, un beau garçon ! s'écria Danville, quand ils eurent disparu. Un rival qui n'est pas à mépriser.

— Ce qui n'empêche pas que je le méprise, dit Mortagne froidement. Il y a un dicton dans ma famille : "Ce que nous avons, nous le gardons ; ce que nous voulons, nous le prenons." C'est-à-dire, continua-t-il en observant l'étonnement de son compagnon... Je veux dire que je prendrai avec le consentement de la demoiselle, bien entendu.

La conversation changea de sujet, et bientôt ils se séparèrent, Danville pour aller inviter Varina Delagrave à la première contredanse, et Mortagne pour aller inspecter la partie des ruines par où l'on descendait dans les tombeaux.

La danse finie, Varina Delagrave revint trouver sa mère.

L'Italienne vit tout de suite que la colère de sa fille était excitée.

— Qu'as-tu ? qu'est-il arrivé qui soit de nature à te contrarier, *carissima* ? dit-elle en agitant son éventail avec l'air de superbe indolence qui lui était habituel. Le premier devoir de notre sexe est de dissimuler tous les ennuis que nous pouvons éprouver ; je ne veux pas que celle qui est le plus bel ornement de cette fête soit vue avec un nuage sur le visage.

Vous vous trompez, dit Varina ; ce titre appartient, ou du moins est usurpé par la protégée de madame de Moidrey.

— Quoi ! cette fille au teint pâle ? dit sa mère en regardant, par-dessus son éventail, Emma à qui Georges offrait, en ce moment, des rafraîchissements. Autant que je puis voir, M. Hébrard est la seule personne qui lui témoigne une attention marquée. Le fait est qu'il semble n'avoir d'yeux que pour elle.

Le visage de Varina, dont le regard avait suivi celui de sa mère, se contracta sous l'intensité de la haine. Ses narines se dilatèrent, et, entre ses paupières à demi-fermées, ses yeux lancèrent des éclairs.

— Je la hais ! dit-elle brusquement.

Sa mère la regarda avec étonnement, puis, frappée d'une pensée soudaine, elle lui dit :

— Est-ce possible ?... tu es jalouse de cette fille ?

— Oui.

L'Italienne sourit, et continua, mais en parlant dans la langue de son pays :

— Tu es jalouse. Qui est-ce que ce M. Hébrard ? Et où l'as-tu rencontré ? car ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que tu le connais, j'en suis sûre.

— Je l'ai connu à Naples, au palais Rosati, lorsqu'il est venu voir mon oncle.

— Et tu as été assez folle pour l'aimer ? Franchement, je te croyais plus prudente, Varina.

Varina garda le silence.

— Ce M. Hébrard est un n'importe qui, — qui n'a pas même droit légalement au titre qu'il porte, — le fils adoptif, ou quelque chose comme cela, d'un marchand qui péut, selon son caprice, le laisser riche ou pauvre. Honte ! à ta place, je féliciterais cette jeune fille de sa conquête.

Varina, dont les regards n'avaient pas quitté Emma et Georges, tressaillit comme si elle avait été mordue par un aspic.

— Je serais capable de le tuer ! murmura-t-elle en se parlant à elle-même, plutôt qu'à sa mère ; oui, et si j'étais un homme

je le tuerais, si je pensais qu'il l'aime réellement.

Elle fit claquer les branches de son éventail, et se disposait à s'éloigner, quand sa mère l'arrêta en lui posant la main sur le bras.

— Es-tu folle ? demanda-t-elle avec cet accent profond qui commande toujours l'attention ; ou désires-tu que nous devenions la risée de tout ce monde, qui, ne sachant ce que c'est que le sentiment, ne sentant rien, ne peut comprendre le feu et les passions de nos natures méridionales ? Tu as accepté l'invitation que nous a adressée madame de Beauchamp de passer quelques jours chez elle ; cette jeune fille sera donc ta compagne, pendant le temps que nous resterons ici. Le désir de Rodolphe est que toi et elle soyez amies.

— Amies ! s'écria Varina, dont les joues s'animent de surprise et de colère. Elle est mon ennemie, c'est mon plaisir qu'elle le soit, et je la considérerai comme telle !

— Folle ! insensée ! dit l'Italienne, dont les lèvres exprimèrent le dédain. Ton père désire que tu sois prévenante et attentive pour cette jeune fille, et moi je te l'ordonne. As-tu donc si peu de sang des Rosati dans les veines, que tu n'aies pas appris à te laisser guider par les conseils que nous a légués l'ancien fondateur de cette maison princière ? *« Ne caressez que vos ennemis, vos amis se tromperont eux-mêmes. »* Va ! réfléchis à la sagesse cachée dans ces leçons, et tu seras honteuse d'avoir ainsi trahi ta colère impuissante.

La mère se détourna, tandis que la fille, après quelques minutes durant lesquelles on aurait pu lire sur son visage la lutte que les passions se livraient en elle, rejoignit le cercle des danseurs.

Pas un nuage n'était maintenant visible sur son front ; ses yeux avaient une douceur veloutée, et ce fut le sourire sur les lèvres qu'elle rendit à Georges son salut, et s'assit sur les débris d'une colonne, à côté d'Emma.

« Ne caressez que vos ennemis ! »

Ce conseil portait déjà ses fruits.

Mais était-elle le seul danger qui menaçait notre jeune héroïne ?

A l'entrée de l'un des souterrains conduisant aux tombeaux, et dérobé aux regards par un bouquet épais d'arbustes et de plantes qui s'entremêlaient, était Rodolphe Mortagne, et un autre homme qu'au premier coup d'œil l'on devinait n'être pas au nombre des invités de madame de Beauchamp.

Il était court, puissamment bâti, vêtu de pantalons larges, et d'une jaquette assez grossière. Son visage avait une expression repoussante, tellement il avait le front fuyant, et tant sa mâchoire inférieure était proéminente.

Cet homme se baissa, et regarda à travers les buissons.

— Laquelle est-ce ? demanda-t-il d'une voix rude.

— Là-bas, celle aux cheveux blonds, qui a une robe blanche, et qui est assise sur la colonne.

— Parfait ! répliqua l'individu, qui avait toute l'apparence d'un marin. C'est un oiseau comme je n'en ai pas vu beaucoup, mais soyez tranquille, il sera en cage à bord du Faucon avant que le soleil se lève de nouveau.

Les buissons, que le misérable avait écartés, se refermèrent, et Rodolphe Mortagne se retira avec son compagnon.

(A continuer.)

APPRENTIS TYPOGRAPHES DEMANDÉS

DEUX jeunes gens désirant apprendre la typographie trouveraient immédiatement de l'emploi à l'imprimerie de la Gazette des Campagnes, en s'adressant à l'Editeur Propriétaire.

ACTE CONCERNANT LA FAILLITE, 1869

LE Soussigné donne avis que le vingt-deux du courant il a été nommé Syndic Officiel pour le Comté de Témiscouata, en vertu du dit acte, par le Juge du District de Kamouraska.

J. ELZ. FOULIOT,
Avocat.

Rivière-du-Loup, 24 mars 1870.

A VENDRE A LA FERME-MODELE DE STE. ANNE

UN taureau $\frac{1}{2}$ Ayrshire, de deux ans,
1 " " " d'un an,
1 " pur Ayrshire, d'un an,
2 porcs reproducteurs, Berkshires, 1 de deux ans et 1 de 6 mois,
3 génisses $\frac{1}{2}$ ayrshire de un an,
6 truies Berkshires, deux de six mois et quatre de 3 mois,
8 petits cochons, Chester-White-Berkshires de trois semaines,
8 chiens bergers, de trois semaines.

S'adresser à

Ste. Anne de la Pocatière, 19 mai 1870.

J. ROY, C. P.



SERVICE DES PHARES

DES SOUMISSIONS CACHETÉES seront reçues à ce Département, à Ottawa, jusqu'à MIDI, LUNDI, le SIXIÈME de JUIN 1870, pour la CONSTRUCTION DES PHARES, BÂTIMENTS DE PHARES, etc., aux places mentionnées plus bas, savoir :

Pointe Sud de l'Île d'Anticosti, — Golfe Saint-Laurent.

L'Île de l'Homme mort (Deadman's Island), do.

Cap Chatte, do.

Sept Îles, do.

Rivière Magdelaine, do.

Rochers aux Oiseaux, do.

Cap Race, ou l'Île au Canard, — Terre-Neuve.

Cap Ferrol, — Détroit de Belle-Île.

Cap Norman, do.

La Monte du Lac, — Fleuve Saint-Laurent.

Passage de Main à Dieu, — Extrémité Ouest de l'Île Scatarie, Nouvelle-Ecosse.

Ingonish, — Comté Victoria, Cap Breton, Nouvelle-Ecosse.

Des formules de soumissions, avec des détails complets des ouvrages requis, pourront être obtenues, et des Plans et Spécifications pourront être vues aux places suivantes, le et après le 17 du présent mois : à l'Agence du Département de la Marine et des Pêcheries, à Saint-Jean, N. B. ; Halifax ; N. E., et à la ville de Québec ; au bureau de la Maison de la Trinité, Montréal ; au bureau des Percepteurs des Douanes des Ports de Gaspé et Newcastle, Miramichi, et au Département à Ottawa.

Des soumissions seront aussi reçues à la même date et au même lieu pour la construction d'un Sifflet à Vapeur pour les temps de brouillard et d'une Charpente pour la Machine, à la Pointe Sud de l'Île d'Anticosti, dont on pourra voir les plans et spécifications à la Maison de la Trinité, Montréal ; à la Maison de la Trinité, Québec, et au bureau de l'Inspecteur de Vapeurs pour le Gouvernement, à Saint-Jean, N. B.

Des soumissions seront reçues pour le Sifflet pour les temps de brouillard et la Charpente pour la Machine séparément.

Des soumissions seront aussi reçues à la même date et au même lieu pour la construction d'un Sifflet à Vapeur pour les temps de brouillard à Cranberry Island, Cap Canso, Nouvelle-Ecosse, dont on peut voir des plans et spécification au bureau de ce Département à Halifax, et au bureau de l'Inspecteur de Vapeurs du Gouvernement à Saint-Jean, N. B.

Des soumissions ne seront reçues que sur des Formules imprimées qui seront fournies par le Département, aux lieux mentionnés, et ceux qui ont l'intention d'entreprendre doivent se conformer aux conditions qui y sont spécifiées.

Le Département ne s'engage pas à accepter la plus basse soumission ni aucune d'elles.

P. MITCHELL,

Ministre de la Marine et des Pêcheries,

Département de la Marine et des Pêcheries,
Ottawa, 19 mai 1870.